





*A l'envolée*



**Amélie Saint-Clément**

***A l'envolée***

**Roman**

**Code ISBN : 979-10-227-6637-1**  
**Marque éditoriale : Independently published**



Cette œuvre est protégée par une [certification CLEO](#) qui confère à son auteur une date de création certaine sur son œuvre.

Une signature numérique atteste de cette antériorité.

Elle est soumise aux dispositions du Code de la Propriété Intellectuelle.

Toute reproduction ou représentation totale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès de l'auteur.

*LE BONHEUR EST LA PLUS GRANDE DES CONQUETES, CELLE QUE L'ON FAIT  
CONTRE LE DESTIN QUI NOUS EST IMPOSE.*

ALBERT CAMUS, LETTRES A UN AMI ALLEMAND



# Avertissement

**Ce récit est une fiction. Aucun lieu, aucun événement, aucun personnage s'y rapportant n'a jamais existé. Penser s'y reconnaître serait donc se tromper.**



**Jeanne**



*Mardi 13 octobre 2009*

Du bout de mon index, j'ai effleuré le bois de la porte et j'ai hésité un instant. Je pouvais encore repartir, tout laisser tomber, faire demi-tour et rentrer à Paris. J'avais encore le choix. Mais j'ai sorti le trousseau de ma poche et dans la serrure, j'ai introduit la clé que l'agent immobilier avait identifiée avec une pastille bleue - la clé de la porte d'entrée.

La pastille bleue... Mes mains tremblaient. La serrure était grippée et j'ai eu du mal à ouvrir. Je me suis souvenue qu'il avait poussé la porte d'un coup d'épaule alors j'ai fait pareil. Une douleur sourde dans le bras, un craquement sec et la porte a cédé sous mon poids.

J'étais seule. Il faisait nuit, la maison était vide.

J'ai avancé d'un pas et j'ai laissé la porte se refermer derrière moi. Elle a grincé un temps, et puis plus rien.

Dans le silence absolu de la nuit, mes gestes résonnaient. Le crissement de mes semelles sur le sol mal nettoyé. Les frottements de la toile de ma parka. Jusqu'au souffle court de ma respiration. Les sons se déployaient, prenaient de l'ampleur, on n'entendait que moi. Instinctivement, je me suis immobilisée. Le dernier réverbère de l'île, celui qui est planté au croisement de la route principale et du chemin, diffusait un halo de lumière qui traversait les vitres des fenêtres sans volets. C'était insuffisant pour se

déplacer sans risques. Inutile pourtant de chercher un interrupteur, il n'y avait pas d'électricité. L'agent immobilier m'avait prévenue, il faudrait revoir toute l'installation ; en l'état, ça ne fonctionnait pas.

D'ici, on entend le bruit des vagues. La grève est toute proche, il suffit de poursuivre le chemin, à peine un peu plus loin, on ne peut pas se tromper, c'est tout droit. Ma maison est la dernière maison du bout de l'île.

J'ai appuyé mon dos contre la porte close, les paumes de mes mains aussi et j'ai fermé les yeux. Soudain, il m'a semblé que j'étais un poids mort, quelque chose de lourd et d'inerte, peut-être à cause de la fatigue, peut-être parce qu'à cet instant précis, mon corps a pris le dessus, mais j'ai senti que mes jambes ne soutiendraient plus et je me suis retrouvée à terre.

J'ai dû rester un bon moment comme ça, collée contre la porte et le vieux mur de pierres, vidée et incapable du moindre mouvement. Le sol était dur, froid et humide.

J'avais emporté une lampe de poche mais je n'y ai pas pensé tout de suite. En dépit de l'obscurité, je retrouvais progressivement la mémoire des formes et des contours.

La maison, je ne l'avais vue qu'à deux reprises, au cours des deux visites qui avaient précédé mon achat, mais j'en gardais une image assez nette. La dernière fois que j'étais venue, c'était à la mi-août, vers le 20, je crois. Je m'en souviens parce qu'on parlait partout de la grande marée. A la *Une* des journaux, dans les rues, et même à la radio, c'était le sujet de toutes les conversations. A cause de ce qui s'était passé l'année précédente. On rapportait que sur l'île, il y avait eu un mort. Un homme. En plein mois d'août. Ce matin-là, en compagnie de l'agent immobilier, j'avais pris la première navette du matin, celle de huit heures quinze, et nous avions débarqué ensemble, cale numéro 1, la plus proche du village, car la mer était haute. C'est ce jour-là que je me suis décidée. Peut-être à cause de toute cette eau, là, tout autour... On a fait le chemin ensemble et, avant même d'être arrivée sur place, j'étais fixée, pour une fois sûre de moi et de cette décision que j'allais prendre. A l'issue de la visite, j'ai dit à l'agent que c'était bon, que je prenais la maison. Je n'ai pas cherché à négocier. Je l'ai laissé repartir et rejoindre le port pour attraper la navette suivante. Il faisait beau, j'avais envie de marcher, d'aller voir jusqu'au bout.... Et comme il insistait pour que je rentre avec lui - je crois qu'il a dû penser un instant que j'allais changer d'avis et que je ne signerais pas -, je lui ai répété que je passerais en fin de journée, qu'il n'avait qu'à préparer les papiers, en m'attendant. Après son départ, j'ai flâné le long des chemins, je suis allée jusqu'à la chapelle – de là, on domine le bourg et presque tout

l'archipel - puis je suis redescendue au village et j'ai déjeuné au restaurant de l'hôtel. C'est comme ça que j'ai connu le *Doux Rivage*. Dans l'après-midi, j'ai repris le bateau dans l'autre sens, cale numéro 3 car la mer était basse, puis j'ai récupéré ma voiture et je me suis immédiatement rendue à l'agence. Là, il a suffi que je signe les papiers et que je laisse un acompte. Finalement, c'était facile. Après, j'ai réussi à accélérer les formalités en répétant que j'étais pressée. Et puis j'avais l'argent. Pas d'emprunt, pas de crédit, je crois que c'est ce qui a simplifié les choses. En somme, tout est allé assez vite. Mais depuis ce jour-là, je n'avais pas revu la maison.

Je n'ai eu les clés qu'hier matin. Le rendez-vous chez le notaire avait été fixé à neuf heures. J'étais un peu en avance à Planguëlec aussi me suis-je arrêtée dans un bar à côté de l'étude, à l'angle de la rue. *Le Bon Coin*. Pas très original. Je ne me sentais pas vraiment nerveuse, j'avais surtout hâte qu'on en finisse. Dans le bar, des hommes au comptoir plaisantaient grassement avec le patron. Ils fumaient. J'ai trouvé ça inconfortable. J'ai failli partir mais il pleuvait et puis je ne connaissais pas la ville. Je ne savais pas où j'aurais pu aller alors je me suis assise quand même et j'ai commandé un grand crème, comme à Paris.

Planguëlec est une petite ville, le quartier du port est agréable, surtout l'été, mais l'étude se situe en périphérie, dans un secteur

plus retiré et il n'y a pas grand-chose autour. Rien, en fait, à part ce bar, et un peu plus loin, sur le même trottoir, une épicerie-dépôt de pain. Pour me rendre à cette adresse depuis la gare, il m'avait fallu parcourir de longues rues vides, presque toutes identiques, dominées par de hautes bâtisses de granit noir dont les toits en ardoise se fondent dans la couleur du ciel, des rues qu'on se hâte de traverser, qu'on n'emprunte que par nécessité, pour aller d'un point à un autre ou pour rentrer chez soi. J'ai sorti un roman de mon sac à main, je l'ai posé sur la table, mais je n'ai pas réussi lire. Il y avait ce bruit que faisaient les hommes au comptoir, et surtout cet autre bruit, celui que j'ai toujours dans la tête, ce vacarme qui me déconcentrait. Je n'arrêtais pas de penser à Pierre et au jour nous avions acheté la maison de Saint-Germain. Les formalités avaient duré des heures. A trois reprises, notre notaire était intervenu et par trois fois, il avait fallu modifier le contrat. Nous étions sortis de là l'esprit embrouillé, pas même contents d'être enfin propriétaires, juste déconcertés par toutes ces procédures, par ces chicanes de boutiquiers. Pierre m'avait affirmé que c'était toujours comme ça dès que de grosses sommes d'argent étaient engagées, qu'il fallait comprendre que c'était dans notre intérêt... Le notaire, alors, s'appelait Maître Dudal. C'était un homme gros et puant avec, détail particulièrement repoussant, un œil de verre. Je ne savais jamais comment m'y prendre pour m'adresser à lui. Quel œil je devais interroger. Le plus souvent, je me cachais derrière Pierre qui conversait avec lui sans la moindre gêne, en

l'appelant *Cher Maître* à tour de bras. *Vous comprendrez, Cher maître... Cher Maître, notez bien que...* et patati et patata... cela m'énervait. Je trouvais ça obséquieux. Maître Dudal, je ne l'ai revu qu'une seule fois, il y a deux ans, quand Pierre a vendu Saint-Germain. C'est à cela que je pensais, en tournant ma cuiller dans la mousse du café. Je me demandais si les choses se passeraient de la même façon.

Mais le notaire, cette fois, s'appelait Maître Kervellac et c'était une femme. Je ne savais rien d'elle sinon que l'agent immobilier me l'avait recommandée. Il n'avait pas eu besoin d'insister, je m'étais rangée sans peine à son avis, pour moi c'était plus simple... En définitive, ça n'avait aucune importance, le notaire, les papiers... Je voulais seulement qu'on en finisse. Signer les actes, tendre mon chèque et prendre les clés.

C'était hier matin, donc. Nous étions six, la notaire et son clerc, le patron de l'agence immobilière, les deux représentants de la famille Froissard et moi. Du côté des vendeurs, tout était prêt depuis longtemps et les formalités ont été vite réglées, tout cela n'a pris que quelques dizaines de minutes. Un peu avant midi, j'ai regagné mon hôtel à pied pour récupérer mes bagages et acquitter ce que je devais. Une nuit et un petit déjeuner. J'ai avalé un croque-monsieur accompagné d'une salade dans une brasserie du port d'où l'on pouvait regarder les bateaux. C'était un peu bruyant. Le café particulièrement amer.

Il s'était mis à pleuvoir. Le ciel était tout noir.

A l'entrée du port, j'ai acheté un billet pour la navette suivante et une demi-heure plus tard, j'embarquais, un sac dans chaque main, un autre en bandoulière.

\*

La traversée dure un peu plus d'une trentaine de minutes. L'été, les touristes, eux, choisissent la formule « Tour de l'île », une heure quinze minutes de bateau avant de poser pied à terre pour la journée et de repartir le soir, généralement vers dix-huit heures, au gré d'un dernier voyage qui les déposera réjouis du beau temps des vacances, malgré la foule et les coups de soleil. Dès que la météo se gâte, les visiteurs se font de moins en moins nombreux. Hier, nous étions trois à embarquer. Une femme âgée qui tenait, serrées dans un cabas, des provisions protégées de papier journal, un homme assez grand portant une parka noire à l'insigne du COLSEM et qui n'a cessé de téléphoner, et puis moi. J'aurais préféré ne pas les suivre dans la cabine, rejoindre le pont supérieur, mais le brouillard était tombé brusquement et l'homme qui officiait à bord ne m'a pas laissé le choix. De toute façon, avec ce vent... Alors que mes deux compagnons prenaient place à l'avant de la cabine, j'ai choisi un siège à l'arrière, volontairement à l'écart. A bord, ça sentait le gas-oil et les embruns. L'humidité saline rendait le froid plus agressif et j'ai enfoui le bas de mon visage à l'intérieur de mon écharpe de laine.

Je n'avais pas besoin de me retourner, je savais ce que je laissais derrière moi.

Le brouillard a fait disparaître les contours de la ville, les lignes de la côte, la mémoire du continent. L'espace d'un court instant, il n'y a plus eu que nous d'âmes vivantes : trois passagers et deux hommes d'équipage. La navette, ballottée au gré de l'océan, avait pris des allures d'esquif abandonné. Et pourtant, à peine un peu plus tard, au son plaintif des cornes de brume et tirés que nous étions par les lanternes du port, nous accostions sur l'île, cale numéro 3, la plus basse, située à plus de huit cents mètres des portes du village.

La route que l'on emprunte à marée basse pour rejoindre la cale principale dessine un long sillon goudronné entre deux bancs de rochers. Il faut marcher une bonne dizaine de minutes avant d'atteindre le port, sur une chaussée en grande partie recouverte de fines algues vertes, des ulves encore chargées d'eau et extrêmement glissantes. J'avais garni mes valises de tout ce dont je ne pourrais pas me passer et même si, finalement, ce n'était pas grand-chose, c'était quand même lourd. En chemin, je me suis arrêtée à plusieurs reprises pour poser mes bagages et soulager mes mains.

J'étais sur le point d'arriver au village quand le crachin local a cédé aux assauts d'une averse drue et glacée. Presque

instantanément, la mer a changé de couleur et ce qui lui restait de vert a viré au gris. J'aurais dû me presser, courir vers l'hôtel, protéger mes valises de ce déluge soudain, mais je suis restée là, trempée sous ma capuche, à contempler la mer qui se perdait quelque part dans l'horizon indéfini. Je n'étais plus qu'un point, un point minuscule sur une île minuscule prise en étau entre deux océans de brume laiteuse. Les gris du ciel, les gris de l'eau.

J'ai quand même pensé à sortir la lampe-torche de mon sac.

J'ai appuyé sur le commutateur et dirigé le faisceau lumineux droit devant moi. Le halo de lumière dévoilait les creux et les aspérités – huisseries, poignées de porte, ouvertures – avant de les rendre à l'opacité nocturne. J'étais assise dans un petit couloir qui servait d'entrée et distribuait les autres pièces. Deux en tout et pour tout au rez-de-chaussée. Une « pièce à vivre », pour reprendre l'expression de l'agent immobilier, et une cuisine. Tout au fond du couloir, une porte ouvrait sur l'arrière-cour, et une autre, juste à côté, masquait une espèce de cagibi que l'agent immobilier avait désigné comme étant la salle de bain. C'était en réalité un endroit sale et malodorant, aux cloisons moisies, et qui ne contenait plus aujourd'hui qu'un bac à douche en céramique ébréchée. Le lavabo avait été arraché du mur, et on ne distinguait plus qu'un trou béant et les restes d'une tuyauterie vétuste. Il y avait de l'eau, mais pas de chaudière. L'agent immobilier avait précisé qu'il n'y avait pas de chauffage non plus, cependant la

cheminée tirait bien, ça oui - par deux fois, il l'avait répété. « Là-haut, vous pourrez faire des chambres », avait-il encore suggéré en désignant l'escalier qui menait au grenier. « Trois chambres et une vraie salle de bain. Il y a de la hauteur, vous pourrez percer des fenêtres et je crois même que d'ici, on doit voir la mer... Bien sûr, il y a un peu de travaux... »

J'ai éteint la lampe.

Dans l'obscurité, j'étais mieux.

Loin, par-delà l'épaisseur des murs, on percevait le grondement des vagues et le souffle du vent. J'ai fermé les yeux et j'ai pensé qu'un jour, je ne les entendrai plus. Que je serais habituée à leur plainte quotidienne, à leurs attaques soudaines, et que je n'y prêterais plus même attention.

J'ignore combien de temps je suis restée comme ça, assise par terre, à sonder le silence, une heure peut-être, ou même davantage, je ne sais pas... mais soudain, comme si le froid et l'humidité m'avaient transpercé le corps pour me glacer les os, un long frisson m'a parcouru l'échine, c'était presque douloureux tant j'avais froid à l'intérieur et je me suis relevée d'un bond, en époussetant le bas de mon pantalon et l'arrière de ma parka. Par acquit de conscience, j'ai fait un tour rapide au rez-de-chaussée mais je ne suis pas montée à l'étage – curieusement, j'ai pensé

qu'il se passerait un bon bout de temps avant que quelqu'un ne songe à me secourir si l'une des marches céda sous mon poids et si je tombais dans le vide... J'ai pensé que si j'avais dû tomber dans le vide, j'aurais choisi la falaise, ou un pont, ou même un rebord de trottoir, aveuglée par des phares étincelants, mais pas comme ça, non, pas dans ce trou à rat. Et puis, il a fallu que je sorte. A l'intérieur je n'arrivais plus à respirer.

C'est presque soulagée que j'ai retrouvé mon vélo à l'endroit où je l'avais laissé, posé contre la palissade, solide, rassurant. Il ne devait guère être plus de vingt heures mais la nuit était couleur d'encre et le vent glacial avait redoublé d'intensité. J'allais rentrer à l'hôtel. Il y aurait du bruit, il y aurait de la lumière.

Ma maison se tient à la croisée des chemins. Pour gagner le phare, je savais qu'il aurait fallu poursuivre encore un peu plus loin, s'engager paradoxalement plus avant dans les ténèbres de la lande, car contrairement à ce qu'aurait pu suggérer l'obscurité profonde, le phare n'était pas si éloigné... D'ailleurs, même si on ne parvenait pas à le distinguer d'ici en raison des singularités du relief, on pouvait toujours le deviner au sourd fracas des vagues, et l'imaginer qui, infatigablement, balayait l'archipel de son ample mouvement...Mais j'ai pris l'autre direction, celle du village, avant de freiner net, quelques dizaines de mètres plus loin, et de poser pied à terre pour me retourner, une dernière fois. Malgré la

présence du réverbère, on ne distinguait déjà plus grand-chose de la bâtisse, rendue à la nuit et aux vapeurs de brume.

J'ai pensé Voilà, c'est fait.

C'était fait. Je venais d'acheter une maison délabrée sur une île où, l'hiver, ne devaient pas vivre plus de six cents âmes. J'ai remonté mon col, tiré sur mon bonnet et je suis repartie, appuyant vigoureusement sur les pédales. Si on ne traîne pas, à vélo, il faut compter une bonne demi-heure pour rejoindre le village.

***Samedi 17 octobre 2009***

Le *Doux Rivage* est un hôtel de taille moyenne, le seul de l'île, même si quelques particuliers proposent aux touristes des B&B ou des gîtes à louer. J'aurais pu, pour la durée de mon installation et aussi longtemps que la maison restera inhabitable, trouver refuge dans l'une de ces demeures que l'on repère de loin, mais je ne suis pas en quête de convivialité. Je n'ai ni envie ni besoin d'être accueillie. Pas envie non plus qu'on me questionne. J'ai juste envie de silence.

Au *Doux Rivage*, je suis gâtée : depuis mon arrivée, j'en suis la seule cliente et à ma connaissance, aucune réservation n'a été enregistrée. La patronne me l'a d'ailleurs confirmé : je ne serai pas dérangée. Ma chambre est au dernier étage. « Ce n'est pas très bruyant ici, vous savez... » a-t-elle précisé en m'aidant à porter mes valises, le premier jour. « Et puis demain, à votre réveil, vous verrez la mer, et s'il fait beau, vous pourrez même apercevoir les côtes de Planguëlec ».

L'hôtesse est une femme de taille moyenne, à la silhouette replète, qui répond au nom d'Yvonne Dunant et porte ses cheveux gris coupés court, sans soin apparent. Elle doit avoir la soixantaine, peut-être un peu plus, je ne sais pas... Après avoir inscrit mon nom sur le registre, elle m'a tendu les clés en me demandant combien de temps j'allais rester. J'ai répondu la vérité, que je n'étais pas encore fixée, quelques jours, tout au plus. J'ai ajouté : « En fait, je

viens d'acheter une maison, vous savez... » mais elle n'a rien répondu de précis, juste un raclement de gorge, comme un *Hum* dont on ignore ce qu'il signifie, avant d'ajouter : « Bon, ben vous me direz quand vous saurez... »

Lorsque j'ai découvert ma chambre, je me suis demandé si les hôtels de province étaient tous aussi tristes et aussi déprimants ou si c'était seulement à cause de l'absence de lumière, en ces journées d'automne ? La chambre que j'occupe ressemble à s'y méprendre à celle que j'ai occupée à Planguëlec : même couvre-lit de velours rose côtelé râpé aux extrémités, même moquette usagée, même cabinet de toilette pareillement dépourvu de fenêtre.

Sans prendre la peine d'ôter mon manteau, je me suis laissé tomber sur le lit. La pièce n'avait pas dû être chauffée depuis un bon moment car le minuscule radiateur paraissait impuissant à chasser le froid et l'humidité. J'ai tiré le couvre-lit à moi et je me suis recroquevillée sous les couvertures. Finalement, j'ai dû m'endormir et c'est Madame Dunant qui m'a réveillée en frappant discrètement à la porte. Elle voulait savoir si j'allais descendre dîner.

Dîner.

J'ai consulté ma montre. Il était près de dix-neuf heures. J'avais dormi trop longtemps. Ça m'a agacée et je m'en suis voulu. Mais la femme attendait toujours derrière la porte alors j'ai dit non, non pas ce soir, j'étais fatiguée, j'allais juste prendre un bain et me recoucher, est-ce que c'était possible d'avoir un plateau dans la

chambre ? Derrière la cloison, la réponse a fusé. Ça allait pour cette fois, mais en général, on prévenait la veille quand on voulait manger sur place... Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela mais, à la hâte, je me suis levée et j'ai couru ouvrir la porte. J'aurais voulu la rattraper mais elle s'éloignait déjà dans le couloir obscur. J'ai appelé *Madame*, pour qu'elle se retourne, mais ma voix ne sortait pas et elle n'a rien entendu alors il a fallu que je répète, un peu plus fort, en me raclant la gorge. *Madame...* J'étais sortie de la chambre en chaussettes, j'avais les pieds glacés. La femme s'est retournée. « Je suis désolée, ai-je bredouillé, je ne voulais pas vous déranger... Je peux me contenter d'un sandwich... » J'ai cherché à m'excuser. Le voyage, l'air marin, tout ça quoi, moi je n'étais pas habituée, ce soir vraiment, qu'elle me pardonne, je me sentais vidée et en plus j'étais gelée, je n'arrivais pas à me réchauffer, la fatigue sans doute... Elle n'a pas répondu tout de suite. Elle m'a dévisagée puis elle a haussé les épaules.

« Vous ne préférez pas plutôt une omelette ? J'ai un bon vin, aussi. »

J'ai dû sourire. Je crois. « Va pour l'omelette et le verre de vin... »

Une demi-heure plus tard, j'ai entendu qu'on toquait à la porte. Quelqu'un avait déposé un plateau sur le sol. Omelette aux pommes de terre, salade verte, part de camembert et verre de vin rouge. Il y avait même un ramequin de grès contenant de la compote de pommes faite maison et à côté, des crêpes-dentelles

emballées dans un papier doré sur lequel on pouvait lire *Biscuiterie Bretonne*. Je me suis surprise à manger un peu. La compote était bonne, pas trop sucrée, juste comme j'aime. J'ai pris un bain et je me suis couchée tôt.

**Mardi 20 octobre 2009**

L'hôtel présente l'avantage de se trouver en plein centre du village. Il est censé être tenu par le couple Dunant, mais pour ce que j'en vois, c'est elle surtout qui s'y consacre et qui fait tourner l'affaire. Lui, il est plutôt occupé par la pêche et par l'entretien de son bateau. J'ai cru comprendre que l'été, il donne un coup de main, mais le reste du temps, il est absent toute la journée et ne rentre que vers dix-sept heures. C'est un bonhomme rougeaud que je n'ai fait que croiser ces derniers jours. J'aime autant l'éviter. A part *bonjour, au revoir*, je ne saurais pas quoi lui dire. Madame Dunant, sa femme, se montre plus avenante même si elle affiche visiblement de la méfiance à mon égard. Je la devine déjà m'appeler *la parisienne* et je sais que ma présence sur l'île l'intrigue : elle ne cesse de me poser des questions, faisant mine de s'inquiéter de mon installation alors que seules les raisons de ma présence sur l'île l'intéressent. Evidemment, si j'étais arrivée au mois de juin, à bord d'un bateau chargé de touristes, j'aurais été moins pittoresque. Mais qui peut bien vouloir débarquer par ici en cette saison ? Voilà qui la tracasse - et sa curiosité m'agace.

Le premier jour, j'ai choisi au hasard une table située à côté de la grande baie vitrée et par la force de l'habitude, j'y prends désormais l'intégralité de mes repas. Il s'agit là d'un véritable poste d'observation puisque *Le Doux Rivage* a été construit en

léger surplomb et que le rez-de-chaussée se trouve en réalité situé un demi-niveau au-dessus du sol. A chaque repas, je peux donc consigner mentalement le va-et-vient régulier des habitants de l'île.

Le peu de vie qu'il y a ici semble se concentrer autour de la grand-place. Celle-ci, formée d'abord d'un cercle bitumé souligné en sa circonférence par une alternance de bancs et de platanes et éclairée la nuit par trois réverbères de fonte, s'ouvre au reste de l'île en un rayonnement de ruelles qui s'échappent en tous sens pour revenir assurément en ce même point exactement. Cette configuration fait de la place du village bien plus qu'un carrefour mais le véritable cœur de l'île - même si certains prétendent sans doute que c'est son phare, ou d'autres encore, sa chapelle. Toutes les artères en partent et toutes reviennent à elle. L'été, la place est un lieu agréable. On peut siroter un verre en terrasse au bien nommé *Café de la Place*, lire son journal à l'ombre odorante et feuillue d'un platane, et même parfois, y défendre une partie de boules. Le reste du temps, les résidents s'y croisent car c'est aussi ici que siègent les principaux commerces. A l'angle de la rue haute, la pharmacie, reconnaissable à son enseigne verte. En face, l'épicerie Jacquet, où l'on trouve de tout mais à prix d'or. C'est à cet endroit que les gens de l'île s'approvisionnent ordinairement, même si on y déplore régulièrement d'incommodes ruptures de stock. C'est une île, après tout. Une île minuscule. Normal que les choses ne fonctionnent pas ici comme sur le continent. A côté de chez Jacquet, il y a un petit magasin qui n'ouvre qu'à la saison

estivale et qui vend des vêtements hippies et des objets inspirés de l'art africain ou vaguement orientaux... C'est un magasin fourre-tout, plébiscité par des touristes peu avertis qui en ressortent néanmoins enchantés par l'exotisme de leur achat - lequel avec un tapis d'inspiration marocaine, lequel avec un awalé dont il ignore la règle -, et tenu cinq mois de l'année par un couple d'originaux qui, le reste du temps, voyagent aux quatre coins du monde. On voit encore une pizzeria qui n'ouvre que l'été. Et puis bien sûr, non loin, dans les rues adjacentes, on trouve le cabinet médical où siègent une infirmière et un seul médecin ainsi qu'un dentiste itinérant qui ne vient qu'un jour par semaine, le mardi je crois. Juste à côté, c'est la caserne des pompiers. Un peu plus loin, la poste, qui n'ouvre que trois demi-journées puisque le service de l'employée qui y officie est fractionné et réparti sur diverses îles de la région, et puis bien sûr, il y a l'école, avec sa classe unique. Si l'on ajoute à cela les trois loueurs de vélo, et près du débarcadère, la boutique d'articles de pêche et de mer, eh bien c'est à peu près tout ce que l'on peut trouver ici. Depuis la salle de restaurant, j'ai donc une vue relativement globale de ce qu'est la vie sociale de l'île et de ma chaise, alors que distraitement j'avale mon café du matin ou mon potage du soir, je me familiarise avec les déplacements des gens. J'observe leurs silhouettes. J'interroge leurs pas. Qui sont-ils ? Où vont-ils ?

A peine suis-je installée à ma table que Mme Dunant me rejoint :  
« Alors ce soir, ce sera soupe de légumes et salade de pommes de terre au thon. Ça vous va ?

— Très bien, Madame Dunant. »

Je réponds toujours *Très bien* ou *C'est parfait*. Ça met un terme à la conversation. Les rares habitants de l'île semblent avoir fait de moi leur sujet privilégié et tout le monde m'a désormais identifiée comme l'originale qui a acheté la maison de la vieille Froissard. Je ne doute pas que Mme Dunant soit leur principal informateur, ce qui m'incite à en dire le moins possible. J'ai simplement expliqué que j'avais eu envie de quitter Paris et que j'étais venue chercher le calme. Pour le travail. Ce n'est pas mentir.

Ce matin, je suis retournée voir la maison.

En plein jour, c'était très différent. Le temps n'était pas trop mauvais, un peu couvert mais sans pluie, et j'en ai profité pour faire le tour de l'île. Ça rallonge, évidemment, mais la balade est agréable. Pour sortir du village, il faut emprunter un entrelacs de ruelles étroites dans lesquelles on se glisse en se faufilant entre des haies touffues qui protègent les habitations des regards du promeneur et de hauts murs taillés dans le granit, parfois coiffés de bouquets d'hortensias qui attendront l'été pour s'épanouir. Très vite cependant, et dès qu'on quitte le village, l'espace reprend ses droits. Les maisons se font plus rares. Elles laissent place à des terres agricoles, circonscrites de clôtures basses, ou à des

pâturages que la belle saison rendra aux ruminants. On suit le chemin goudronné en direction de la chapelle, on longe le moulin à marée - à sa droite, il y a la terre cultivée par l'homme, et à gauche, ouvert sur l'horizon, s'étirent l'estran rocheux, puis la myriade d'îlots, et puis plus loin encore, la barrière sombre du continent.

Je n'ai pas coupé par la chapelle, j'ai continué en longeant la côte jusqu'au Pont de la Corde, juste pour le plaisir d'avancer entre ciel et mer. C'est à peu près à cet endroit que la lande apparaît. Avant cette limite, c'est déjà de la terre et de l'herbe, oui, mais civilisées, encore domptées par l'homme. Il faut passer l'Anse de la Corde pour que les plaines cultivées s'affranchissent de la main de l'homme et qu'elles se muent en liberté en de vastes étendues rases et sèches où ne poussent que quelques espèces, les seules capables d'endurer les violences du climat : ce sont alors des tapis de bruyères, de fougères ou de centaurées, ou ce sont les oyats qui dansent sous le vent. Plus loin encore, les lichens attaquent la roche.

Je ne suis pas restée très longtemps à la maison. Juste le temps de poser un regard sur les lieux, de m'habituer ; de me dire que c'est chez moi, que ça m'appartient. Après, j'ai repris mon vélo et je suis rentrée directement.

A mon retour, il y avait plusieurs messages de Michel sur mon portable. Il avait téléphoné à trois reprises, il insistait pour que je

le rappelle. J'ai été stupide de m'engager auprès de lui en l'assurant qu'il n'aurait de souci à se faire et qu'en toute occasion, je resterais joignable. Sans cette promesse idiote, j'aurais pu me débarrasser de mon téléphone. Mais Michel est mon patron et je ne peux pas me permettre de perdre mon poste à l'*Act'Eco*. Ça n'a déjà pas été facile de lui faire admettre que j'allais quitter Paris et de le persuader que pour lui, ça ne changerait rien à la qualité de mon travail, puisqu'aujourd'hui, avec internet, les webcams et skype, on n'a plus vraiment besoin de partager les mêmes locaux, tout le monde sait ça... Si en plus, j'avais dû lui annoncer que j'avais jeté mon téléphone à la balle, autant signer moi-même ma lettre de licenciement ! J'ai coupé mon portable et je l'ai rangé tout au fond d'un tiroir. « Tu m'emmerdes, Michel », ai-je pensé. Je n'avais pas envie de le rappeler.

Mais il a encore laissé deux autres messages dans le courant de l'après-midi. Il voulait savoir ce qu'il devait faire avec les gens de Hambourg - un cabinet juridique spécialisé dans le droit des entreprises qui vient de faire appel à nous pour la traduction de ses contrats, un travail lourd qui ne tolère pas l'erreur, il faut monter toute une équipe, traduction, seconde traduction, relecture, et j'en passe, mais je sais que Michel est tenté d'accepté - J'ai fini par le rappeler, en me disant que de toute façon, à un moment ou à un autre, il faudrait bien que je le fasse. J'ai conclu par : « *Comme tu veux, fais comme tu veux...* », à quoi il a fini par répondre : « *Bon,*

*je verrai* », et puis c'est à peu près tout. Il n'a rien dit d'autre et j'ai évité de poser des questions.

*Jeudi 22 octobre 2009*

Dix jours déjà que je suis sur l'île et j'ai finalement décidé de rester un peu plus longtemps que prévu à l'hôtel. Je pensais consacrer mes premières journées ici à quelques menus travaux dans la maison mais je ne sais pas par quel bout commencer. Et puis, depuis lundi, le temps est si terrible que je n'ai quasiment pas quitté ma chambre. Je ne sors qu'à l'heure des repas et le reste du temps, je le passe à travailler ou allongée sur le lit, à regarder la télévision, comme aujourd'hui - L'après-midi, il n'y a pas grand-chose à voir, alors j'ai somnolé.

La nuit, je ne dors toujours pas. Chaque soir, je repousse, je retarde le moment où malgré moi je m'assoupirai, parce que je sais que le sommeil ne durera pas et que très vite, mon corps s'éveillera, secoué de spasmes qui me laisseront comme à chaque fois, exsangue et démolie, recroquevillée sur un bord de matelas, seule dans le noir, seule avec cette douleur qui me ronge les os, les muscles et ce qu'il me reste de chair, alors je préfère ne pas dormir plutôt que subir ça. Souvent, je me rattrape l'après-midi et je m'endors devant la télé, quand mon esprit, distrait par un feuilleton ou une publicité sans intérêt, se détend et m'offre enfin, pour quelques minutes au moins, un peu de repos. Je sais qu'il faut que je me concentre sur les raisons qui m'ont menée ici, et sur ce que j'ai à y faire. Il faut que je rende la maison habitable - l'hôtel, ça va, mais cela ne pourra durer qu'un temps. En tout premier lieu, il

faut que je me procure ce qui me manque - A la maison, c'est simple, il n'y a rien. Je dois m'organiser. C'est pour cette raison qu'hier j'ai dû me résoudre à faire un saut sur le continent. J'avais parlé à Mme Dunant de ces achats que j'avais à faire et c'est elle qui m'a conseillé de me rendre au centre-commercial de Planguëlec. J'ai eu beau y réfléchir, impossible de passer outre, il me faut un lit, un peu d'électroménager, et puis tout un tas de bricoles qui, réunies, forment une liste assez longue.

Faire un saut sur le continent, ce n'est qu'une expression : ici, quand on traverse, qu'on va *en face* comme on dit, on part pour la journée - On prend le bac le matin pour quitter l'île et on le reprend le soir en sens inverse pour la rejoindre.

Je me suis donc levée tôt, j'ai enfilé des vêtements chauds et j'ai réussi à attraper la première navette. A ma grande surprise, nous étions une bonne quinzaine sur le bateau, des habitués visiblement. Nous nous sommes tous tassés dans la cabine. Avec le froid et le crachin persistant, et avec ce tapis de brume qui de toute façon aurait masqué le continent même en plein jour, qui aurait pu avoir envie de se tenir dehors au bastingage ? Je me suis assise tout au fond, au dernier rang, et quand je suis passée, cet homme brun assez grand que j'avais déjà croisé le premier jour, m'a saluée et s'est assis en face de moi. Je l'ai reconnu immédiatement parce qu'il portait la même veste, celle à l'insigne du COLSEM. Il a le teint curieusement hâlé en dépit de la saison.

J'ai répondu d'un signe de tête à son bonjour, mais pour ne plus sentir son regard posé sur moi, je me suis un peu enfoncée dans mon siège et j'ai enfoui mon visage dans mon écharpe. J'ai fait mine de dormir, les yeux fermés, la tête posée contre la paroi du bateau. Je n'avais qu'une angoisse, qu'il tente de me parler. Mais il n'en a rien fait. Quand la navette a accosté, il s'est levé le premier et a quitté le bateau en sautant sur le pont. J'ai entendu l'homme d'équipage lui dire : « Salut Fabien ! » en lui serrant la main, puis tous les autres passagers ont débarqué, les uns après les autres, et je suis descendue la dernière.

Il était un peu plus de dix-huit heures quand j'ai rejoint l'hôtel par la dernière navette. J'étais fourbue et je me sentais sale. J'étais tellement chargée que j'avais dû accrocher plusieurs sacs à l'armature en fer du chariot à roulettes acheté à l'hypermarché, et en porter deux autres en bandoulière, un de chaque côté. Même harnachée de la sorte, j'ai eu du mal à remonter la cale et à tout transporter. Par deux fois, j'ai fait tomber mes sacs, et je n'ai pas manqué d'attirer l'attention d'un groupe d'hommes qui se tenaient assis sur le parapet de la digue. Ils m'ont longuement observée, visiblement amusés, mais aucun d'eux ne m'a proposé son aide. Ils se sont contentés de me regarder, et alors que je venais à peine de les dépasser, il m'a bien semblé entendre des mots comme « parisienne » et « n'importe quoi »...

Je n'ai pu retenir un soupir d'exaspération. Avant même de connaître mon prénom, ils étaient là, à prendre des paris sur mon endurance et mon obstination. Qu'à cela ne tienne. L'hôtel n'était pas si loin.

J'ai tout laissé tel quel, par terre, dans un coin de la chambre, et je me suis affalée de tout mon long sur le lit. Quelques secondes ont dû suffire à m'endormir.

C'était déjà l'heure du dîner quand je me suis éveillée. Depuis ma première conversation à ce sujet avec Mme Dunant, je me suis efforcée de réserver au moins le repas du soir. J'ai donc rejoint la salle commune où comme d'habitude, une seule table était dressée, la mienne. Un seul couvert. Au début, cela m'avait étonnée de voir qu'en dépit du manque de clientèle, l'hôtel demeure ouvert en cette saison, mais Mme Dunant m'avait expliqué que le week-end, le bar restait fréquenté par quelques habitués, et qu'il n'était pas rare que le restaurant accueille près d'une dizaine de tablées le dimanche midi. Mais bon, c'était sûr qu'en semaine, en hiver – et fin octobre, ici, c'était déjà presque l'hiver -, c'était une autre histoire...

Le soir, bien que je sois sa seule cliente et donc la seule à en profiter, Mme Dunant a la prévenance d'allumer un feu de cheminée, et cela réchauffe un peu l'atmosphère. La salle commune est de belles proportions, mais faute d'entretien sans

doute, d'imagination et de soin certainement, elle n'est ni très jolie, ni très accueillante. Les murs sont recouverts d'une ancienne tapisserie beige sur laquelle apparaissent par endroit de larges et inquiétantes traces d'humidité. Le sol est dallé en damier noir et blanc. Les tables sont en formica et le comptoir du bar est recouvert d'un vilain marbre. Des nappes bon marché en papier blanc, des serveurs sel-poivre-moutarde en plastique jaune, de tristes bouquets de fleurs artificielles dans des vases de terre cuite, tout cela transpire la tristesse et le vieux.

Pourtant, il ne faudrait pas grand-chose pour que l'hôtel reprenne vie, comme en témoigne l'imposante cheminée : l'âtre allumé, c'est la pièce entière qui s'anime.

***Mercredi 28 octobre 2009***

Il tombe désormais une petite pluie fine mais terrible qui se montre une ennemie redoutable : ce n'est pas tant de son intensité dont il faut se méfier que de son ardeur à pénétrer toutes les coutures de vos vêtements, même les plus étanches, pour vous glacer le sang et l'âme tout entière. Alors que je pédale comme une damnée, enfilant les mètres en me répétant en guise d'encouragement des « Allez, allez » et des « Bientôt arrivée... », elle se faufile sous le tissu de ma capuche et vient me lécher les joues. Mes doigts aussi sont glacés. Quand j'atteins enfin ma destination, mes jeans sont trempés à mi-cuisses, à tel point que désormais, j'emporte dans un sac à dos de quoi me changer à l'arrivée. J'ouvre la porte de la maison, j'entre et immédiatement, j'allume un feu de cheminée. Je tends mes mains aux flammes. Il fait très froid dans la maison. Près du feu, ça va à peu près, mais dès qu'on s'éloigne de la cheminée, le froid vous mord comme la gangrène. Je suis glacée de l'intérieur, je frissonne dans mes vêtements secs, et puis heureusement, je me souviens que j'ai du travail.

Cela doit faire un peu plus de deux ans que la maison se trouve à l'abandon. Auparavant, elle n'avait pas été réellement entretenue par sa propriétaire et aujourd'hui, dire qu'elle est en piteux état est bien en-deçà de la réalité. La vieille Froissard était une véritable

îlienne, ce qui signifie qu'elle est née sur l'île, qu'elle y est morte et qu'entre ces deux événements elle n'en a jamais bougé, n'a jamais quitté sa maison, se consacrant exclusivement aux quelques terres maraîchères qu'elle possédait non loin de là, à ses poules, à ses chèvres et même à son bouc. Tout ce beau monde vivait officiellement dans la grange, celle qui est pour l'instant condamnée, mais franchement, à en juger par l'état de saleté, les restes de paille qui jonchent encore le sol et cette odeur terrible surtout, que j'ai du mal à oublier, je me demande si les animaux ne fréquentaient pas la maison. Mais la vieille Froissard vivait seule et c'est probablement ainsi qu'elle concevait son existence : entourée de ses bêtes. On raconte qu'un jour de furie, son bouc l'a encornée et lui a traversé l'abdomen. Elle a dû être évacuée d'urgence par hélicoptère et conduite à l'hôpital le plus proche. Pourtant, jouissant d'une santé de fer et prenant ainsi à revers tous les fâcheux qui prédisaient sa fin, elle s'en est sortie, plus vaillante qu'avant, et n'est morte que des années plus tard, de vieillesse et dans son lit. Est-il possible d'imaginer pareille destinée ?

Voilà ce que j'aime : j'aime que cette maison ait une histoire qui ne m'appartient pas. J'en connais des bribes par ce que m'en ont rapporté l'agent immobilier et les Dunant mais c'est une vie qui m'échappe, qui n'est pas la mienne et dans laquelle pourtant je me glisse lentement. Je me fais l'effet d'être un Bernard-l'ermite, j'ai trouvé une coquille vide que je peux investir. J'ai trouvé la maison de la vieille Froissard.

C'était exactement ce qu'il me fallait et je l'ai su dès le premier coup d'œil, à l'instant même où je suis tombée sur cette annonce immobilière au slogan racoleur : « Vous rêvez de paradis perdu ? Cette maison est faite pour vous... ».

Comme la plupart du temps, j'étais seule à l'appartement ce jour-là. Ce n'était pas encore l'été, mais une vague de chaleur s'était prématurément abattue sur Paris. Il devait être dix heures du matin, onze heures peut-être, mais il faisait déjà si chaud... C'était étouffant, cette chaleur... C'était irrespirable, en vérité, et je me souviens que les jours précédents, les pieds-nus et en tee-shirt, je n'avais cessé de tourner en rond dans le salon en me répétant que ça ne pouvait plus durer. L'homme captif, à la façon de l'animal, interroge sa condition de reclus en posant un pied devant l'autre et en traçant sur le sol des sphères imaginaires qui pour lui deviennent à la fois un but et le moyen d'y parvenir. Tourner en rond.

Tourner en rond.

Tourner en rond.

Pas d'issue et pas d'arrêt.

La vie en giratoire.

Depuis combien de temps n'étais-je pas sortie de l'appartement ?

Des mois auparavant, je m'étais comme embarquée pour ce voyage circulaire, limité en sa circonférence par la présence oppressante des quatre murs du salon. La quadrature du cercle. Je m'adonnais à cette étude au moyen d'une croisière périphérique que je menais avec assiduité et presque frénésie, et coincée entre les quatre parois de cette pièce immense, indéfiniment je contournais, pour respecter la parfaite géométrie de ma figure, l'imposant piano à queue que Pierre avait fait installer au centre de la pièce ainsi que la bergère Louis XV, depuis toujours strictement décorative, avant de poursuivre mon circuit en frôlant sur la droite le mur de livres installé à notre arrivée et qui s'élevait jusqu'au plafond. A cet endroit exact, j'étais contrainte à un écart dans ma courbe parfaite afin d'éviter le bureau, placé là, au beau milieu de ma trajectoire, par un fâcheux hasard... Je tournais, je tournais, je tournais, en rond dans le salon, les pieds toujours posés sur les mêmes lames de parquet, les mêmes exactement, comme une funambule se serait déplacée sur un fil invisible, ou une enfant aurait mimé son héroïque parcours sur une poutre imaginaire, les pieds posés l'un derrière l'autre dans un alignement impeccable, d'abord un pas, et puis un autre, et tout cela dans une boucle éternelle qui m'enfermait au cœur de mon salon, dont je ne sortais plus.

Aurait-il fallu que cela dure ? J'ai vu l'annonce, ce matin-là, ce jour où il faisait si chaud sur Paris et où toutes les radios

annonçaient une canicule estivale - et toute la journée, je n'ai pensé qu'à ça.

Finalement, juste avant l'heure de la fermeture, j'ai appelé l'agence et j'ai dit que j'étais intéressée par la maison. J'ai dit que je voulais la voir, que je pouvais venir n'importe quand, que ce week-end, oui, oui, c'était bien, c'était parfait. J'ai réservé un billet de train, un direct Paris-Planguëlec, et deux nuits d'hôtel. Et puis j'ai appelé la banque.

Voilà. Ça s'est passé comme ça. Sur le moment, tout m'a paru tellement simple.

A gestes lents d'abord, je m'y mets. Dans ce qui tient lieu de salle de bain, le sol est recouvert d'un vieux linoléum que j'ai entrepris d'arracher. Il masque un parquet sans intérêt, fait de lattes bon marché et moisies par endroit, qu'il faudra retirer et remplacer.

Le lino arraché, je l'ai jeté dans la cour, avec les morceaux de dalles cassées, les saloperies qui traînent un peu partout. Puis j'ai retiré les trois portes intérieures, qui n'ont aucune valeur et dont l'aggloméré a gonflé au point qu'elles ne ferment plus. Le plus dur pour moi, ce n'est pas de les faire sortir de leurs gonds, c'est de les traîner ensuite à l'extérieur. J'en ai tellement bavé avec la première qu'après, j'ai renoncé, et j'ai abandonné les deux autres posées contre le mur. Le reste du temps, j'ai balayé, nettoyé, encore retiré des gravats, jeté, ramassé, balayé de nouveau.

Je me concentre sur ce que j'ai à faire. J'essaie de ne pas voir au-delà.

Avant-hier, j'ai fait venir un charpentier. Il s'appelle Vrignard. J'avais trouvé son numéro dans le petit guide des numéros utiles qui se trouve en libre consultation sur le comptoir de l'hôtel, et je l'ai appelé du hall. Il m'avait donné rendez-vous à quatorze heures, directement à la maison et je dois dire que ça m'a arrangée parce que j'aurais été un peu embarrassée si j'avais dû faire tout le trajet avec lui. Il est arrivé pile à l'heure, et je l'ai entendu venir de loin, au bruit que faisait sa mobylette.

Il est resté un peu plus d'une heure et il a consciencieusement étudié la toiture, mais il m'a avoué qu'il connaissait bien la maison, parce qu'il était déjà venu plusieurs fois chez la vieille Froissard – Lui, il l'appelle Odette. Ses parents l'avaient longtemps fréquentée et lui-même, de temps en temps, lui achetait quelques légumes ou du fromage de chèvre. « Ah bon ? Elle fabriquait du fromage ? J'ignorais ce détail... »

— Ah que si ! Et du fameux, encore... Bien sûr c'était un peu artisanal, mais bon... »

Au moment de repartir, il m'a dit de ne pas m'inquiéter pour le toit : d'après lui, ça tiendra encore un bon moment. Peut-être qu'il faudra remplacer une ardoise par-ci, par-là, mais rien d'urgent... J'avoue que j'en ai été soulagée. En le raccompagnant au portillon,

d'un mouvement du menton, j'ai désigné sa mobylette. « C'est autorisé, ça ? » Le ton de ma question l'a fait rire. Oui, c'est autorisé. Les gens qui travaillent sur l'île ont presque tous des mobylettes. Des bécanes, comme il dit. Il a ajouté que, bien sûr, quand il travaille sur des chantiers plus importants, il utilise son camion-grue. Mais c'est un cas exceptionnel. Une dérogation. Les voitures sont interdites sur l'île. Quelques agriculteurs se déplacent à bord de leur tracteur ; les pompiers, les éboueurs et le facteur font également exception au règlement et possèdent un véhicule de fonction mais pour tous les autres, c'est à pied, à mobylette ou plus communément, comme moi, à vélo, qu'il faut se déplacer. C'est d'ailleurs la première chose qui surprenne vraiment quand on pose le pied sur l'île : l'absence de moteurs. Bien sûr, quand on est un touriste, j'imagine qu'on est d'abord immédiatement sensible au paysage : le ciel, la mer à l'infini, et la beauté de l'île... On débarque, on avance sur le quai, on marche assez longtemps en tirant sa valise derrière soi, et c'est un autre monde qui se découvre au fur et à mesure que l'on chemine. Sa vie d'avant, on l'a laissée de l'autre côté de la mer, sur le continent. Alors oui, ça vous surprend presque et ça vous fait respirer à pleins poumons... Mais moi, j'aime qu'il n'y ait pas de voitures. Pas de moteurs. Pas de klaxons. Pas d'embouteillages. Pas de furie quotidienne. Il n'y a que vous, votre valise, le quai, la mer et le ciel. A cet instant précis, vous comprenez que c'est bien suffisant.

Et puis, ne plus se déplacer en voiture, ça change l'ordre des choses : vous n'êtes plus porté, vous n'êtes plus transporté, vous êtes un être humain qui se meut. J'en fais l'expérience quotidienne. Pour me déplacer, chaque jour, je livre bataille. Il faut lutter contre le vent et c'est une lutte qui se mène essentiellement à coups de pédalier, le poids du corps alternativement porté sur une jambe, puis sur l'autre. Le mouvement alors pénètre mon corps, et c'est moi la machine. J'ai un fonctionnement autonome. J'avance.

Mon vélo est le seul bien de valeur que je possède ici.

***Lundi 2 novembre 2009***

— Est-ce qu'il y a une bibliothèque, sur l'île ?

C'était l'heure du petit-déjeuner. Mme Dunant a levé un sourcil et m'a regardée de travers.

— Ça dépend ce que vous entendez par *bibliothèque*...

J'ai souri.

— Eh bien... Un endroit où se trouvent des livres que l'on peut emprunter...

Elle a levé les yeux au ciel.

— Pour les petits, à l'école, il y a ce qu'ils appellent la BCD. Sinon, à la mairie, je crois que le maire prête quelques livres, vous pouvez toujours aller le voir, si ça vous intéresse. Mais je ne sais pas si vous trouverez ce que vous cherchez. Vous cherchez quoi, exactement ?

— Oh, rien de précis... des romans, principalement. Mais j'aimerais bien aussi trouver un peu de documentation sur l'île... la faune, la flore, vous savez, ces choses-là...

— Fabien devrait pouvoir vous aider. Il connaît tout sur tout, ici ! Allez le voir, vous direz que vous venez de ma part.

Je me suis souvenue de l'homme de la navette, celui à la parka noire.

— Fabien, c'est le maire ? » J'ai marqué une hésitation. « Je ne sais pas... Je verrai... »

Yvonne Dunant s'est essuyé les mains dans un grand torchon blanc, en dodelinant de la tête comme si elle ressassait une évidence, et elle s'est assise en face de moi. « Ecoutez, Madame Delcourt, je peux vous parler franchement, n'est-ce pas ? Vous devriez aller le voir, Fabien, ne serait-ce que pour vous présenter, faire connaissance... Il est temps, maintenant... Il faut qu'au village, on sache qui vous êtes, et pourquoi vous êtes là... »

J'ai tenté de l'interrompre : « Pourquoi je suis là ? Mais je ne vois pas qui cela regarde ! » Pourtant, elle ne m'a pas laissé poursuivre et elle a repris de plus belle : « Vous vous trompez, ça concerne tout le monde ici, votre arrivée sur l'île... N'allez surtout pas imaginer que vous allez vous installer comme ça et vivre votre petite vie de solitaire dans votre coin, parce que ce n'est pas du tout ainsi que ça se passe, chez nous. Ici, on se connaît tous, et je peux vous assurer que ce n'est pas par curiosité ! C'est par nécessité ! Vous allez vite vous en rendre compte, vous verrez, et je ne vous donne pas un mois de plus pour comprendre que vous ne tiendrez pas longtemps ici si vous ne faites pas la première la démarche d'aller vers les autres »

Elle a marqué une pause.

— Qu'entendez-vous par là ?

Je sentais peser sur moi son regard vif et intraitable. Il m'a semblé qu'elle me sondait. Finalement, elle a tranché.

— Ce que je veux vous dire, c'est que si jamais vous envisagez *sérieusement* de l'habiter un jour, la maison des Froissard, ce dont

tout le monde doute ici, vu la façon dont toutes les semaines vous retardez votre installation... Notez que je dis ça sans vouloir vous offenser, juste parce que ça fait rire tout le monde et que moi, je vous trouve sympathique, je ne voudrais pas que vous soyez la dernière à comprendre qu'on vous attend au tournant... Donc, je disais, si vous souhaitez *vraiment* vous installer ici, comme vous le prétendez, il va falloir commencer par vous intéresser un peu plus aux gens qui vivent ici, et un peu moins à la faune et à la flore, si vous voyez ce que je veux dire... Faites-le, et suivez mon conseil, faites-le sans perdre de temps ! Parce que si par malheur les gens d'ici venaient à vous considérer comme une touriste, quelqu'un qui vient dépenser son argent sur leur île et vivre à leurs crochets, alors ce sera fichu pour vous, et définitivement. Vous n'aurez plus qu'à refaire vos valises et à rentrer chez vous, c'est moi qui vous le dis, et pardonnez-moi si je suis un peu franche, mais bon, ça fait trois semaines que vous êtes arrivée, vous ne parlez à personne, vous ne dites pas même bonjour, ou alors juste du bout des lèvres... Vous vous doutez bien que ça jase déjà, et qu'on parle de vous... Au bar, hier, il y en a un qui a lancé le pari : vous serez partie avant Noël. C'est mauvais signe, vous ne devriez pas laisser faire ça. Vous devriez réagir ».

J'aurais pu lui demander de quoi elle se mêlait ou pour qui elle se prenait pour me donner, comme ça, une leçon à huit heures de matin. J'aurais pu lui dire : « Non mais ! Vous savez quoi de moi, hein, tous autant que vous êtes ? », et ruer dans les brancards, mais

quelque chose de sincère dans le ton de sa voix m'en a empêché et j'ai eu l'intuition qu'elle cherchait à m'aider.

— Et que me conseillez-vous, alors ? ai-je murmuré en agitant ma petite cuiller dans ma tasse de café.

— Je viens de vous le dire, madame Delcourt ! Allez à la mairie, allez vous présenter, dites bonjour, des choses simples... Il n'y a que des gens simples, ici ! Ça ne devrait pas être trop difficile... »

J'ai préféré ne pas relever. J'ai pensé : « Si vous saviez... ». Mais je n'ai rien dit. Mme Dunant en a profité pour enchaîner.

— Je suis sûre que Fabien vous aidera, vous verrez. Lui, c'est un gars du village mais il n'a pas toujours vécu sur l'île et il sait mieux que les autres à quel point c'est compliqué de se faire accepter quand on n'est pas soi-même né sur ce sol... Même si, c'est vrai, avec la télé, internet et tout ça, et puis tous ces touristes qui nous font vivre, quand même, ce serait mal venu de ne pas le reconnaître, ça évolue beaucoup... Les jeunes sont plus ouverts que ne l'étaient leurs parents. D'ailleurs nous-mêmes, Roger et moi, maintenant, on en oublierait presque qu'on est originaires de Vendée, pas vrai ? »

Distraitement, j'ai hoché la tête. « Ah oui ? Je l'ignorais... »

— Fabien, lui, c'est sa femme qu'il a ramenée d'ailleurs. Une Américaine, je ne vous dis que ça ! Avant même qu'elle ait posé le premier pied à terre, tout le monde n'avait que ce mot à la bouche : l'Américaine. Vous n'imaginez même pas ce qu'il a pu entendre, Fabien, au début, même si par égard pour lui, en sa

présence, tout le monde tenait sa langue... En plus de ça, c'était une fille très belle, et curieusement, ça ne l'a pas aidée, au contraire... Très blonde, bronzée du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, et sportive avec ça. Tout le temps en train de courir ou d'escalader la falaise... Pas le genre à passer inaperçue. Ça n'a pas toujours été facile pour elle, vous pouvez me croire ! Enfin, tout ça pour dire que si quelqu'un connaît bien le problème et sait exactement quels sont les pièges à éviter, c'est lui. De toute façon, un jour ou l'autre, vous tomberez bien sur lui, alors autant prendre les devants, non ? Ce serait fait. Parce que Fabien Kleber, autant que vous le sachiez tout de suite, ici, il est incontournable !

Cette façon qu'elle avait de parler de ce type, ça faisait tellement midinette... J'ai souri, un peu ironiquement je l'avoue. « Vraiment ? »

Mais Yvonne Dunant n'a pas relevé le sarcasme de ma voix.

— Exactement ! a-t-elle poursuivi, comme si de rien n'était. Avant lui, le médecin de l'île, c'était son père, Germain Kleber. C'est quand Germain a dû fermer son cabinet et qu'on s'est rendu compte qu'il n'y aurait plus de médecin sur l'île - parce que, malgré tous les efforts de la mairie, le cabinet médical flambant neuf et tout et tout, aucun jeune n'a jamais voulu venir s'installer ici, il y en a bien eu trois ou quatre qui se sont présentés pour quelques semaines, mais ils ne sont jamais restés, à la première tempête quand ce n'était pas dès les grandes marées, ils ont tous refait leur baluchon, les uns après les autres, quelle pitié...

bref, c'est là que Fabien a décidé de revenir de Los Angeles et de reprendre le cabinet.

J'ai souri. Je commençais à comprendre pourquoi elle avait dit *incontournable*.

— Si je vous suis bien, Mme Dunant, vous êtes en train de me dire que le maire du village, c'est aussi l'unique médecin de l'île, c'est bien ça ?

— Parfaitement ! Vous verrez que par chez nous, on n'est jamais *que* pêcheur ou agriculteur : tout le monde a plusieurs cordes à son arc et chacun participe à ce qu'il peut, à mesure de ses forces ou de son talent. C'est comme ça ! On ne pourrait pas vivre autrement...

Je l'ai laissée poursuivre, peu disposée à m'engager dans une véritable discussion. Ce que j'en pensais, franchement... « Oui, c'est comme ça ! a-t-elle répété. Comment ferait-on, sinon ? Si les hommes d'ici n'étaient pas nés avec un peu de ce courage et de cette énergie qui les aident chaque hiver à réparer le toit percé de leur voisin après avoir inspecté leur propre toiture ? Et si les femmes n'avaient pas appris de leurs mères à garder les enfants de la voisine pendant que par gros temps, au bout de la jetée, celle-là guette le retour de son homme sans jamais savoir à l'avance comment ça s'est passé pour lui, au large... C'est comme ça... Ici, si on ne se mêlait pas un peu des affaires des autres, on ne s'en sortirait pas, c'est tout. »

Il n'y avait pas grand-chose à ajouter. J'ai botté en touche. « Et c'est ouvert le lundi, la mairie ? »

Alors Yvonne Dunant a planté son regard gris au fond de moi.

— Je pense que oui.

\*

Dans la rue, il m'a semblé qu'il y avait davantage de monde que d'habitude. Mais n'était-ce pas parce que les jours précédents, j'avais toujours évité de me trouver au village aux heures où les gens sortent de chez eux ? Mme Dunant avait raison, j'étais observée. Traverser la place sous ces regards qui, plus ou moins discrètement, me prenaient pour point de mire, a accentué le profond malaise que je ressentais déjà. J'ai avalé ma salive, serré un peu plus fort la bandoulière de mon sac de toile, et j'ai accéléré le pas.

La mairie, c'est juste un peu plus loin, en redescendant vers l'embarcadère. Passé le premier carrefour, les venelles se sont vidées. À cette heure, toute l'activité humaine se concentre à proximité des premiers commerces ou aux abords du port. En deux minutes à peine, j'avais atteint une solide bâtisse de granit. Je me suis approchée. En haut de l'escalier à large degré, placardé sur la porte vitrée, on pouvait lire : « Exceptionnellement fermé ce jour ». Je suis rentrée à l'hôtel.

\*

En fin de matinée, j'ai pris mon vélo et j'ai pédalé sans but, juste pour fatiguer mon corps et pour m'empêcher de réfléchir. Je n'avais pas décidé d'aller à la maison, et pourtant, c'est quand même là que je me suis retrouvée. Il n'y a pas de hasard.

Quand j'arrive à la maison, j'ai l'impression d'être arrivée au bout de tout. C'est comme si je ne pouvais pas aller plus loin, comme si c'était à cet endroit exactement qu'il fallait que ça s'arrête. Ici, je peux être seule sans que ça se voie. Je peux être seule sans devoir faire semblant.

Je ne suis pas obligée de me forcer.

Je peux laisser glisser.

Alors, je pose mon vélo contre le muret, j'ouvre le portillon, et je respire. J'écoute.

Ce silence alentour, percé de soudaines stridences, c'est le cri répété d'une mouette qui plane dans l'air un instant puis va se perdre à tout jamais dans les langueurs grises de la lande.

\*

Je suis restée un bon moment à la maison. Je me suis assise sur la pierre froide des marches du perron pour tenter de réfléchir. Quand on se tient sur le perron, on peut balayer le paysage du regard : à des kilomètres à la ronde, il n'y a rien, ni personne. C'est pour cette raison précisément que j'avais choisi la maison. Or, voilà que je me rendais compte que c'était aussi ce qui pourrait me faire repartir.

Malgré moi, je me suis sentie découragée par l'ampleur de la tâche. L'hiver approchait à grands pas, déjà le froid perçait et, j'avais beau y penser, je m'imaginais mal passer l'hiver seule ici, sans chauffage, sans eau chaude, sans électricité. Impossible pourtant de continuer indéfiniment de vivre à l'hôtel. J'allais devoir prendre une décision.

Repartir.

A cet instant, c'est vrai, j'y ai pensé.

J'y ai pensé en me disant que c'était encore possible, que je pouvais toujours essayer, que j'avais mon travail, heureusement pour moi, cette dernière chose qui me tenait à flot, et que si je demandais à Michel, c'était presque certain qu'il m'aiderait à trouver un appartement, que je pouvais toujours tenter de recommencer, quelque chose, n'importe quoi, qu'est-ce que j'en savais après tout... Et puis immédiatement, j'ai pensé à ce que j'avais laissé derrière moi – à ce que j'avais abandonné mais qui

ne m'abandonnait pas. J'ai pensé à ces cris qui me réveillent encore la nuit, à la voix de ma fille, derrière la porte, quand elle gémissait en pleurant Maman ouvre, je t'en prie, Maman je t'en supplie, et à ce que j'avais fait après. J'ai pensé à tout ce dont j'avais été incapable, à tout ce que j'avais détruit, à tout ce que j'avais gâché, et j'ai pensé que finalement, c'était peut-être tout ce que je méritais. J'ai pensé que l'île, c'était ma punition.